

1939-1942

Clotilde MORALES

Dures années

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 93 (décembre 2003), p. 10 et 11.

La famille Morales rassemblait :

- Tomas Moralès, père de Clotilde
- Josefa Sanchez, mère de Clotilde
- Andres Moralès (11 ans en 1940), frère de Clotilde
- Jeanne Moralès (2 mois), sœur de Clotilde
- Clotilde, l'auteur du témoignage, âgée alors de 10 ans.

Nous habitons à Oloron Sainte-Marie où mon père travaillait dans l'usine d'aviation « Messier ». Suite à la fermeture de l'usine, nous fûmes obligés d'aller manger à la soupe populaire. Puis, sans prévenir, un jour que nous étions dans cette « cantine », l'ordre nous fut donné de monter dans des camions. Ma mère qui venait d'avoir ma petite sœur (2mois) était restée à la maison. Donc, sous la surveillance et entre deux gendarmes, nous allâmes chercher ma mère. En quelques mots mon père lui dit de prendre juste l'essentiel car nous étions arrêtés et conduits ailleurs... Ce fut au camp de Gurs.

Nous y sommes donc entrés le 17 octobre 1940. Comme d'habitude depuis notre entrée en France (le 6 février 1939) nous fûmes de nouveaux séparés. Mon père dans un des îlots pour hommes, ma mère et ma petite sœur (2 mois) l'îlot K, mon frère et moi dans l'îlot L (10 et 11 ans). Notre vie dans le camp fut la même que celle de tous les internés. A l'époque, nous étions sept familles espagnoles, parmi elles, Madame et Monsieur Lucas et leur petite fille Angelina, âgée de 3 ans et d'autres dont je ne me souviens plus de leur nom. Tous venus d'Oloron et tous pour la même raison : Républicains espagnols !

A notre arrivée dans les baraquements, nous eûmes droit à un sac plus une botte de foin, c'était notre matelas. Plus tard nous eûmes droit à une couverture ! Nous approchions de l'hiver ...

Un poêle au centre de la baraque nous réchauffait ... quand nous avons la

(Suite page 11)

chance de recevoir du bois. Quelquefois, nous allions très discrètement le voler dans les cuisines de notre îlot.

Le matin, nous avions droit à un gobelet de jus noir appelé café, plus un peu de lait en poudre qui, je pense, était un don du Secours Suisse. Quelquefois, un petit bout de pain car notre ration était maigre et il fallait tenir la journée.

Le midi nous allions chercher la soupe, un liquide très clair parsemé de quelques bouts de topinambours. Le soir, à peu près de même. Heureusement que nous avions le Secours Suisse avec à sa tête, ou peut-être n'était-elle qu'infirmière, Madame Elsbeth Kasser. C'était une personne formidable. Elle organisait des goûters pour les enfants, mais les autorités du camp exigeaient, entre autres, que les enfants soient déguisés. Comment exiger cela connaissant nos conditions de vie ! Qu'à cela ne tienne, nos parents, nos mères surtout faisaient preuve de mille ressources. Toujours est-il que nous fûmes déguisés et eûmes droit à un superbe goûter pour la Saint-Nicolas.

Pour Noël nous eûmes la surprise de connaître le « beau sapin ». Pour nous, les petits Espagnols, ce fut vraiment enchanteur, car cela n'existait pas en Espagne et nous venions de passer trois années de guerre. Donc, nous eûmes droit à quelques bonbons et nous chantâmes bien sûr « mon beau sapin », naturellement, sans savoir ce que signifiaient ces paroles.

Pour les enfants les journées se déroulaient comme à la « colo », au début livrés à nous-mêmes puis, par la suite, quelques cours d'école nous furent donnés par d'anciens instituteurs espagnols. Nous eûmes aussi quelques cours de solfège et cela nous plaisait bien.

Par ailleurs, les autorités du camp nous obligeaient à participer à des cours de catéchisme afin de faire notre communion. En échange nous aurions une ration supplémentaire de pain. En ce qui me concerne, je suivis ces cours mais ne fis jamais la communion car mon père n'était pas croyant. Les non-inscrits n'eurent pas de supplément, ce fut le cas de mon frère. En revanche, il obtint sur la demande d'un Docteur, la permission de sortir du camp et, grâce à un laissez-passer spécial, il put trouver chez les paysans du coin les victuailles (œufs et lait essentiellement) dont ma mère avait besoin car elle allaitait, en plus de ma petite sœur, une petite juive. Ma sœur a donc, de par le monde, une sœur de lait, si toutefois elle a pu survivre aux camps de la mort car, en effet, tous ces enfants furent déportés entre 42 et 43.

Pour nous, notre séjour se termina en juillet 1942. Deux longues et dures années.

Clotilde Morales